

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Sans titre

Jocelyne Doray

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doray, J. (1983). Sans titre. *Liberté*, 25(4), 67–69.

SANS TITRE

Sous les acclamations de la foule en délire, le petit homme fit un tour de piste. Il souriait malgré la panique qui le prenait les dents serrées chaque fois qu'il entraait en scène. Les applaudissements frénétiques avaient sur lui l'effet d'une vague énorme dont la houle viendrait se briser en écume bruyante sur ses épaules maigres. Chaque fois il se sentait submergé, sur le point de se noyer, chaque fois il maquillait cette peur insensée à même les traits de son visage, à même ce sourire qui, au fil des années, avait fini par n'être plus qu'un réflexe conditionné.

Mais le pire moment était encore à venir, lorsque la liesse se retire au large pour ne laisser dans la salle qu'un silence attentif, tendu vers lui, qu'il est seul à pouvoir combler. Ce silence est pire que tout puisqu'il marque l'imminence du jugement et ponctue, par la suite, les rires.

Dès le premier mot prononcé, l'heure qui suivrait serait engagée sur la voie du succès ou de l'échec, et sa propre tête mise à prix. Il fit des yeux le tour du cirque. Il remarqua comme à l'habitude que toutes les physionomies le tenaient en joue et il baissa le front. Comme à l'habitude il regarda le sol à ses pieds comme si le premier mot de son monologue s'y trouvait écrit, ce premier mot qui devait à tout prix faire rire, qui devait donner le ton.

C'est alors que quelque chose d'inattendu se produisit, quelque chose d'épouvantable. Pour la première fois de sa carrière, il allait être pris au dépourvu: au moment même où il relevait le menton, ouvrait la bouche pour que la première syllabe s'y glisse au dehors, quelqu'un, quelque part dans l'assistance, cria le nom du petit homme en noir qui tous les soirs faisait son métier en distrayant les foules. Quelqu'un prononça son nom. Simplement. Et ce nom, dieu sait pourquoi, fit rire. La foule éclata d'un rire spasmodique, carabiné, qui atteignit l'homme de scène en pleine fierté tel un éclat d'obus. Ce fut comme si, du coup, la foule se vengeait de lui, mitraillait à gorge déployée le petit homme, le prenait, lui, comme cible. La foule vengeait ceux dont il se moquait depuis dix ans déjà, ceux contre qui il avait fait fortune...

La foule pourtant était innocente, et celui-là même qui provoqua le rire n'avait péché que par excès de zèle. Tous ces gens étaient venus là dans l'intention de s'amuser; ils l'avaient choisi, lui, comme catalyseur, c'est par lui que le rire devait former un précipité dense pendant près d'une heure. Ils étaient tellement impatients d'entendre le premier mot prononcé par le petit homme, tellement attentifs à cette nécessité du rire tendu comme une bande élastique qu'ils n'eurent pas conscience de la méprise. Bien sûr ce nom n'avait rien de comique et celui qui l'avait crié restait dans l'ombre. Mais ils avaient tous attendu la première phrase avec une telle volonté de céder à la détente totale que le rire fusa au mauvais signal comme le cheval trop fougueux fait céder la barrière sur un claquement de doigts.

Mais l'homme qui se trouvait au centre de l'arène n'y vit pas une marque de gratitude. Il ne vit pas que son public le remerciait à l'avance de ce qu'il n'avait pas encore donné. Il y vit sa lassitude, sa faiblesse, et la fragilité de son pouvoir. Il avait levé la tête et bouche ouverte cherchait avidement parmi toutes ces faces déridées celle qui venait de lui révéler combien

il était vulnérable. Il repéra quelque part au dernier rang un visage hideux qui montrait une dentition chaotique, un corps monstrueusement maigre qui participait au spasme de l'auditoire. Il décida que ce jeune homme serait sa tête de turc, l'espace d'une vengeance. Il lui importait peu que ce soit là le vrai «coupable», il lui fallait seulement retourner le tir, histoire de réintégrer son personnage. Il leva la main dans un geste lent et pointa l'index dans la direction de l'horrible garçon. L'assistance se tourna vers ce dernier, dans l'attente de la salve. Elle se tut. C'est alors qu'en trois syllabes, l'homme en noir fit feu d'une humiliation extrême qui toucha le jeune homme en plein cœur, le réduisit à l'état de monstre et le marqua du fer rouge de l'idiotie. La foule bête se reprit à rire violemment pendant que l'adolescent baissait le front et qu'au centre de cette frustration germais une haine qui laisserait sa marque.